

Dimanche 26 décembre 2010
Jean 8, 12-16
Reymond Sophie
Prilly (CH)

Ce texte fait partie d'un ensemble de paroles de Jésus commençant par un absolu : *Je suis...*, renvoyant au nom intemporel de Dieu tel que révélé à Moïse dans le Buisson ardent (Ex 3, 2ss). Jésus s'approprie donc le nom divin, si sacré que, dans le Judaïsme, on ne le prononce pas. À qui demande qui il est, il répond : Je Suis.

Ce Je Suis absolu n'est pas d'ordre métaphysique, mais relationnel, désignant dynamiquement une présence active. D'abord celle de Dieu auprès de Jésus, car ses paroles en « Je Suis » sont régulièrement complétées par cette mention du lien intime entre le Père et Jésus : *me recevoir c'est aussi recevoir Celui qui m'a envoyé* (13, 20) ; *Je ne fais rien de moi-même : je dis ce que le Père m'a enseigné* (8, 28) ; *je ne suis pas seul : il y a aussi Celui qui m'a envoyé, ou encore, vous ne me connaissez pas et vous ne connaissez pas mon Père ; si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père* (8, 19). Présence de Dieu en Jésus, qui se poursuit dans une présence de Jésus auprès de tous : la tradition chrétienne lui donnera en particulier le nom d'Emmanuel, « Dieu avec nous ».

Jésus témoigne de ce lien intime, convoquant Dieu à témoin, selon la règle juridique de l'époque qui exigeait deux témoins pour faire jaillir une vérité. On se surprendra peut-être à sourire devant une telle convocation, guère vérifiable : 'Dieu m'a dit...', 'je ne fais que la volonté de Dieu...', formules qui ont généralement de quoi laisser dubitatif. Pour l'heure et d'un point de vue littéraire, à raison, dans la mesure où l'évangéliste Jean use bien souvent d'un procédé littéraire, celui de l'ironie : en l'occurrence, difficile d'admettre en effet, puisque Jésus en appelle à Dieu, la recevabilité d'un témoignage de *deux hommes* ! Mais par cet appel à témoin, Jésus atteste bien d'une vérité intérieure : il ne parle pas en son propre nom, mais en tant qu'Envoyé.

Une certitude qui, en réalité, se suffit à elle-même et par conséquent, ne peut qu'en appeler à la foi en Dieu même. Devant une parole qui dit l'absolu d'une Lumière divine en ce monde, on voudrait bien des signes, des preuves, des manifestations, des démonstrations ; une parole : c'est tout de même vite dit, un peu court, peut-on penser, naviguant entre appel nécessaire à la foi et peur de la crédulité. De signe, il y en aura un, seulement un, dont les disciples sont prévenus, la mort à Jérusalem. Le lieu ultime de la révélation réside moins dans ces paroles d'autorité que dans un événement, la Passion : *Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous connaîtrez que 'Je suis'* (8, 28). Un événement anticipé dans le dernier acte de Jésus avant son arrestation, le lavement des pieds, c'est-à-dire l'Amour serviteur de tout être humain, en commençant par le point le plus bas de son humanité, le plus près de la terre (les pieds) : *Je vous le dis à présent, avant que l'événement*

n'arrive, afin que lorsqu'il arrivera, vous croyiez que Je Suis (13, 19). Mais on voit bien que cet événement même n'impose guère davantage son sens à celui dont les yeux ne se sont pas entrouverts à une autre réalité possible, dépassant un *jugement purement humain*, d'autant plus que chez Jean, la Croix coïncide avec la Glorification : elle est ce moment paradoxal, cette *Heure* où la Mort de Jésus scelle simultanément sa victoire, la victoire de l'Amour sur le mal. Pour d'autres, ce sera l'échec absolu, et le néant radical, ou simplement un manque de chance, à s'être trouvé à la mauvaise place au mauvais moment.

Jésus témoigne à la fois d'un effacement et d'une présence : il n'est pas *seul*, il est incarnation de la Présence, habite en lui un plus que lui-même. *Je suis la lumière du monde* : dans la mesure où Jésus *connaît* le Père. Et dans le langage biblique, connaître désigne une expérience de vie, de la foi, une connaissance existentielle et intime : dans la mesure où Jésus ne peut personnellement s'envisager sans le Père en lui, *il sait d'où il vient et où il va*, et peut donc guider vers le Père, être ce *chemin*, cette *vérité*, cette *vie* vers lui. Et cela, très concrètement, et durement : Jésus se sait Fils de l'Amour, et sait que cette filialité, pour se révéler en plénitude, passera par la mort, qui plus est odieuse et d'une grande cruauté, le dernier ennemi. De là également que de lui-même, en tant qu'individu singulier, *il ne juge (condamne) personne*.

Un *jugement non humain* verra alors en lui La Parole de l'Amour divin, La Parole faite chair : *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise (Jn 1, 4)*. La lumière ne peut luire que sur fond de ténèbres. D'elle-même, elle identifie en même temps qu'elle dissipe l'obscurité. Reste à savoir si l'on va se diriger vers la lumière, ou reculer dans l'obscurité. Aussi attentif que l'on soit à la beauté environnante, à la créativité et à la bonté humaines, reste toujours, en quelque sorte, à faire son chemin dans un monde traversé de part en part par la vie et la mort, bousculé par le bien et le mal, précaire et passager, toutes choses que la lumière met précisément en lumière. Dans cette situation, comme dit le psalmiste : *D'où viendra le secours ?*

Face à cela, le Christ dit : si vous voyez bien en moi la Lumière de Dieu, vous n'êtes pas *seuls*, vous savez *d'où vous venez et où vous allez*, vous appartenez à Dieu, vous êtes enfants du Père, voués à emprunter le chemin de lumière de l'Amour au cœur du monde. Et ainsi reculera l'obscurité. Dans la fragilité d'un lumignon plutôt que dans l'éclat d'un soleil à son apogée ; dans l'humble reconnaissance de la condition humaine (étable) plutôt que dans les couloirs d'un palais. Sans autre certitude que celle de la confiance, sans autre manifestation qu'un amour en acte, humble et sans réserve, quand bien même il se verrait pour finir ridiculisé et couronné d'épines.